

avoir brûlé une amorce. Le général résolut donc, pour ne pas compromettre sa réputation, de faire une sorte de résistance et de ne paraître céder qu'à la nécessité.

Les Américains débarquèrent aussitôt et s'approchèrent de la ville. Les habitants, qui craignait le plus les Américains, s'enfuirent par la porte du Nord ; mais le général ennemi fit aussitôt sonner les clairons et occuper toutes les avenues, pour arrêter les fuyards et les forcer à rentrer dans la ville assiégée. Immédiatement après, une colonne s'avança jusqu'à la porte du Sud au bruit des tambours et déclara qu'on n'accordait plus qu'un moment de répit avant d'engager la lutte.

Le capitaine Robert fit braquer le canon sur la colonne et ordonna une décharge meurtrière. Ce fut le signal de la bataille. Les Américains sommèrent l'assaut et atteignirent la porte, qui fut à l'instant entourée de matières inflammables et dévorée par les flammes. Comme le feu n'allait pas assez vite, on acheva de l'enfoncer avec un mât de vaisseau. Partout on commençait à escalader les fortifications, et, pour en finir plus vite on eut recours à la mine et l'on fit sauter la porte. Quelques hommes seulement la défendaient avec le capitaine, qui, plein de rage et de désespoir, lutta presque seul contre toute une armée, et ne reculait que pas à pas. Le chevalier combattait à ses côtés. Quand il vit que tout était perdu, il supplia le capitaine de ne point disputer inutilement à l'ennemi une victoire impossible et de rejoindre les troupes du général, en se réservant pour une meilleure occasion. N'éprouvant plus de résistance, les Américains laissèrent l'armée se retirer et se bornèrent à incendier les édifices publics et à s'emparer des deniers du gouvernement.

Sheaffe se replit sur Kingston avec ceux des habitants de Toronto qui redoutaient le plus les violences de l'ennemi. Mais celui-ci, au lieu de s'amuser à Toronto, y laissa quelques troupes pour la garder, et remettant aussitôt à la voile, se retira sur Niagara, forçant les Canadiens à battre en retraite le long du lac vers la baie de Burlington. Toute la ligne du Niagara, qui renfermait la plus grande partie de la population du Haut-Canada, fut ainsi abandonnée aux Etats-Unis. Un tel désastre fut loin d'être vengé par les succès du général Proctor, qui, par une action d'éclat, parvint à capturer un nombreux parti d'Américains sur les eaux rapides du Miami.

Le général Vincent finit cependant par arrêter le succès des armées de l'Union en se cantonnant sur les hauteurs voisines de Burlington. C'est là que vint le rejoindre le colonel Hervey, avec un renfort détaché de l'armée de Sheaffe. Ces braves, qui comptaient dans leurs rangs le capitaine Robert et le chevalier Louis, désiraient laver par une action d'éclat la honte de la retraite dont leur général les avait couverts.

On tint aussitôt un conseil de guerre. Le colonel, qui était un homme intrépide, ami des coups d'audace, proposa de marcher droit à l'ennemi. Le capitaine, qui avait puisé chez les sauvages quelque chose de leur astuce, préférait recourir à la ruse.

« Rien de plus facile, disait-il, que de s'avancer pendant une nuit profondément obscure, jusqu'à une portée de boulet du camp des ennemis et de les foudroyer au moment où ils s'y attendraient le moins. Pendant que l'artillerie les écraserait d'un côté, l'armée, s'avancant dans le sens opposé, achèverait de les remplir de consternation et de terreur. Profitant de l'effroi général, nous fondrions alors sur ces hommes fous de désespoir, nous les exterminerions et tout ce qui échapperait aux mains de nos soldats, serait fait prisonnier. » Le colonel Hervey se range aussitôt à cet avis. Le général Vincent lui permit de tenter ce hardi coup de main, et le capitaine se dispose à faire toutes les choses nécessaires pour assurer sa réussite.

Des éclaireurs envoyés vers le camp des Américains, rapportèrent les renseignements les plus favorables. Les ennemis, gonflés de leurs succès, se livraient à de grandes réjouissances et paraissaient plongés dans la plus parfaite sécurité. Il fallait donc saisir l'occasion aux cheveux et renouveler l'audacieux exploit par lequel le général Brock avait commencé les

hostilités. Les officiers et les soldats, brûlant de venger leurs défaites antérieures, ne demandaient qu'à marcher. On résolut de ne pas les faire languir et de profiter de leur enthousiasme pour assurer la victoire.

Le capitaine Robert fut chargé du commandement des quelques artilleurs qui se trouvaient au camp, car il connaissait également la guerre de terre et de mer. Il fit entourer les roues des canons, de verdure et de cordes destinées à amortir le bruit qu'elles pourraient faire en roulant sur les cailloux. Des hommes, au lieu de chevaux, devaient les traîner à force de bras jusqu'au lieu d'où elles devaient foudroyer l'ennemi. On part en silence, par une nuit ténébreuse, et l'on fait un grand détour pour tourner le camp sans avoir été ni vu, ni entendu. Bientôt on arrive à portée du camp dont on entend des rumeurs lointaines et bruyantes. Les pièces sont disposées sur un circuit de collines, qui entoure le camp américain comme un vaste demi-cercle. Elles sont placées de distance en distance, à la faveur de l'obscurité, de manière à cerner la moitié du camp. Pendant ce temps, le colonel s'approchait dans le sens opposé avec sa petite troupe. Laisant la cavalerie à un quart de lieue, afin de ne pas donner l'alarme par le hennissement des chevaux, il s'avança lentement, avec l'infanterie, jusqu'à deux portées de fusil des Américains.

Ceux-ci ne se doutant pas du péril qui les menaçait, se livraient à la joie. On avait allumé des feux dans les diverses parties du camp, qui reposait dans la plus parfaite sécurité. Les soldats de l'Union riaient, buvaient, mangeaient, jouaient autour de ces feux. Les troupes des sauvages poussaient des cris aigus et se livraient à des danses qui ressemblaient à des bondissements de jaguars. Par-ci, par-là, criaient des groupes isolés. Les vieillards réunis sous de grands arbres devisaient entre eux sans se douter du péril qui les menaçait.

Soudain un éclair effrayant entoure la moitié du camp, illuminant le vaste demi-cercle formé par la colline, comme si celle-ci se fût transformée en un volcan. Une effroyable détonation suivit l'éclair et une grêle de mitraille inonda le camp, tuant, blessant, détruisant, renversant tout. Un atroce cri de douleur suivit cette décharge et s'éleva dans la nuit, anxieux et déchirant.

Une affreuse consternation s'empara de tous les cœurs ; on s'élança, on court, on bondit en tous sens sans savoir ni ce qu'on fait, ni ce qu'on veut. Un péle-mêle horrible en résulte. Une seconde décharge tombe au milieu de ce chaos et couche sur le sol une multitude de ces malheureux qui ne devaient plus se relever. Le désordre ne fait que redoubler. Les décharges succèdent aux décharges. Partout on court, on se heurte, on crie, on se presse, c'est un délire, une frénésie de terreur inouïe. Alors, dans la nuit, retentit de tous les points de la colline une clameur immense, terrible, formidable. Une autre clameur non moins terrifiante lui répondit de l'autre extrémité du camp, et dans le lointain s'élevèrent les bruits des pas de chevaux et des hennissements. Le camp était entouré, tout était perdu.

— Croisez la baïonnette ! cria le capitaine Robert d'une voix tonnante qui domina les mille cris du camp américain.

Un bruit d'armes se fit entendre, sec et mat.

— Enfants en avant ! chargez à fond !

Et semblables à des spectres, ses terribles compagnons descendirent la montagne au pas de course, se précipitant sur les Américains, comme un orage déchainé. Le colonel Hervey faisait, en ce moment, faire le même mouvement à ses troupes dans la direction opposée. On tomba sur l'ennemi, hébété, terrifié, vaincu sans combat, dans tous les sens à la fois, et, à la clarté des feux allumés pour la joie, on fit une horrible boucherie de tous les misérables qui se trouvèrent à la portée d'une baïonnette canadienne. Un sautoir peut-être général retentit dans le camp de l'Union, qui, bientôt, n'offrit plus que l'aspect d'une immense débandade. Les sauvages bondissaient comme des spectres fantastiques à la lumière des feux qui éclairaient d'étranges reflets leur poitrine nue et ruisselante du sang des blessures qu'ils avaient reçues. Le camp et deux